

*Hommage Monsieur le curé
de la part de son Belmont*

1914-1915

FERDINAND

JEAN

JOSEPH

BELMONT

~~Bibliothèque Alsatique et Généalogique
André GANTER 68790 Morschwiller le Bas
Num. entrée : 1181 date : 03.02.1987
B I O G R A P H I E S

3168~~

121

Lettres de
Monseigneur CAILLOT, Evêque de Grenoble,
Monseigneur GIRAY, Evêque de Cahors,

Notices de
Monsieur le Chanoine MARTEL, Supérieur,
insérées dans le
"LIVRE D'OR" du Rondeau-Montfleury
(ABBÉ HUGUET).

1914-1915

FERDINAND

JEAN

JOSEPH

BELMONT

Lettres de
Monseigneur CAILLOT, Evêque de Grenoble,
Monseigneur GIRAY, Evêque de Cahors,

Notices de
Monsieur le Chanoine MARTEL, Supérieur,
insérées dans le
"LIVRE D'OR" du Rondeau-Montfleury
(ABBÉ HUGUET).

Lettre de S. G. M^{gr} CAILLOT

Evêque de GRENOBLE

à l'Auteur du « LIVRE D'OR DU RONDEAU »

EVÊCHÉ

DE GRENOBLE

Grenoble, le 10 décembre 1920.

—

CHER MONSIEUR L'ABBÉ,

Votre Livre d'Or vient à son heure compléter le Monument que je bénissais, le 21 juin dernier, dans la Chapelle du Rondeau-Montfleury. Il en est le digne pendant; car c'est un véritable « Monument », lui aussi — en prenant le mot, ici encore, d'après l'étymologie, monumentum de monere, avec les deux sens que l'on retrouve, du reste, aussi en français, dans « avertir », « avertissement ».

Sur le tertre antique, la célèbre épitaphe : « Sta, viator, heroem calcas », « avertissait » le passant d'avoir à s'arrêter pour saluer et vénérer les restes du héros. C'était l'hommage aux Morts : le « monument » est la consécration du souvenir. C'est aussi le porte-parole des morts à la postérité : Scribantur hæc in generatione altera (Ps. 104); les générations qui se succèdent reçoivent là des « avertissements », c'est-à-dire des leçons, des enseignements, comme Bossuet, dans ses Oraisons Funèbres, excelle à les donner : « Et nunc.. erudimini ». « A de tels exemples, instruisez-vous ! »

Tel est bien, n'est-ce pas, Monsieur l'Abbé, le sens de l'épigraphe que vous avez mise en première page : « Aux chers Elèves du Rondeau, pour qu'ils sachent et n'oublient pas... » C'est comme votre « avertissement » d'auteur..., pardon, de professeur, car vous voyez-là une occasion, et quelle occasion ! d'enseigner encore, d'enseigner toujours, et toujours en prêtre, soucieux avant tout de former des élèves, de faire des hommes — humaniores litteræ — mieux encore de préparer des chrétiens, et, s'il plaît à Dieu, de futurs prêtres, sacerdotii successores !

De même, dans la seconde épigraphe : « En holocauste pour la France ! », littéralement « monumentale » celle-là, car elle est inscrite au frontispice de l'ouvrage, vous avez voulu fixer d'un trait saillant et commun à tous vos Morts la physionomie qui doit rester de chacun dans les mémoires. Vous « avertissez » par là que nous avons affaire à des sacrifiés, sacrifiés

*

volontaires, sans doute, « oblatus est quia ipse voluit », mais dont le sacrifice a été la rançon de la patrie, par conséquent notre rançon à tous, et donc ayant droit à nos hommages et à notre reconnaissance.

Ainsi conçu, votre livre ne pouvait manquer d'intérêt. De vrai, il est d'une lecture attachante, émouvante, et en même temps très instructive. Votre double objectif est parfaitement atteint : j'en juge par l'effet produit sur moi-même, qui n'ai pourtant connu aucun de vos « Anciens ». Il n'y a qu'à ouvrir l'ouvrage à n'importe quelle page, on est tout de suite saisi, gagné, emporté par le sujet; on se sent parfois ému jusqu'aux larmes, on retire toujours profit de sa lecture. Que l'on passe d'une monographie à l'autre, elles se succèdent sans monotonie; si elles se ressemblent, elles ne se confondent pas, chacune ayant sa pointe d'originalité, son émotion propre, son intérêt spécial. Et quand on est arrivé à la fin du volume, il reste une impression d'ensemble, qui est à la fois douloureuse et reconfortante, car elle est faite d'un double sentiment, de pitié et de fierté.

Quelle pitié, en effet, que cette longue suite de morts pour le seul Rondeau! Cent cinquante! Et, plus encore que par le nombre, les pertes ici sont sensibles par la qualité. Non seulement ils étaient jeunes, comme les autres qui sont tombés avec eux, mais plus que chez les autres, ou du moins que chez beaucoup d'autres jeunes, leur jeunesse à eux était pleine de promesses. A voir les diverses professions auxquelles ils se destinaient et où déjà ils faisaient entrevoir ce qu'ils donneraient un jour, dans le clergé, dans l'armée, dans la magistrature, au barreau, en médecine, dans les lettres et les sciences, le commerce et l'industrie, on ne peut s'empêcher de dire que, dans cette hécatombe printanière, c'est l'élite de l'élite qui a été fauchée : « Quomodo ceciderunt fortes?... »

« En holocauste », dites-vous, Monsieur l'Abbé, et l'on a besoin de se le dire à soi-même, en vérité, pour ne pas murmurer contre l'aveugle destin qui ne les a pas épargnés, eux, de préférence à tant d'autres qui ne les valaient pas. Car c'étaient de belles âmes que tous ces « Anciens » du Rondeau, dont le Livre d'Or révèle aujourd'hui les secrètes énergies, les ascensions progressives, les saintes et sereines immolations, les actes héroïques et les sublimes paroles. Quels exemples, quels modèles nous aurions aujourd'hui! Quelle pitié qu'ils ne soient plus!

Mais précisément est-ce que Dieu ne les a pas choisies, ces âmes, parce que, plus pures, plus riches de vertu expiatrice, elles pouvaient mieux faire contrepoids dans la balance de la justice divine? Cruel pour la nature, un tel choix est un honneur et une consolation aux yeux de la foi. De l'avoir mérité, en effet, n'est-ce pas une présomption qu'ils en ont aujourd'hui la récompense, ou ne manqueront pas de l'avoir bientôt dans le ciel? Et n'est-ce pas une légitime fierté pour les familles d'avoir élevé de tels fils, pour le collège d'avoir formé de tels élèves?

D'autre part, leur magnifique attitude devant la mort est peut-être un exemple plus éloquent que ne l'eût été leur vie prolongée après la guerre. Néarque disait à Polyeucte en l'exhortant à ménager sa vie :

« Vivez pour protéger les chrétiens en ces lieux. »

Mais Polyeucte de répondre :

« L'exemple de ma mort les fortifiera mieux. »

Sur le problème des morts prématurées nous trouvons, sous la plume d'un de vos « Anciens », une explication que j'admire vraiment de la part d'un jeune homme de 25 ans : « Il me vient quelquefois cette pensée, qu'il vaudrait peut-être mieux pour moi ne pas survivre à cette guerre, de peur de n'avoir pas ensuite une vie digne des dons que j'ai reçus ». Quelle discrète et délicate traduction du passage de nos Saints Livres : « raptus est, ne malitia mutaret intellectum ejus! » (Sap. 4).

Et quel exemple vivant nous donne le même « Ancien » de la vérité de cet autre passage : « Defunctus adhuc loquitur »; et « mort, il parle encore » ! Il parle, lui, par les Lettres admirables qu'il a écrites au cours de la guerre et qu'on a eu l'heureuse idée de publier, à preuve ce témoignage que vous citez vous-même, Monsieur l'Abbé, de quelqu'un qui les a lues : « J'ai connu des jours bien durs; alors je lisais quelques pages du capitaine B....., après quoi je ne me reconnaissais plus droit au découragement. »

Ainsi parlera le Livre d'Or du Rondeau, en faisant du bien, beaucoup de bien à tous ceux qui le liront.

Il en fera aux familles éprouvées, qui trouveront dans cette lecture un apaisement à leur douleur. Il en fera aux Anciens Elèves, chez qui, en remuant de vieux souvenirs, il ravivera les impressions salutaires du collège. Il en fera aux élèves d'aujourd'hui, à ceux de demain, en leur fournissant ample matière à édification, à émulation. Il en fera aux Maîtres, qui verront qu'ils ne dépensent pas en vain de longues années de leur sacerdoce dans le professorat. Il en fera au Rondeau lui-même en le faisant mieux connaître. Il en fera même aux Morts, pour lesquels, pour ceux du moins qui peuvent en avoir besoin, il provoquera, je l'espère et le souhaite, de nouvelles prières...

Livre bienfaisant, en vérité, livre vraiment précieux, véritable « livre d'or » : il faut vous féliciter et vous remercier, Monsieur l'Abbé, de l'avoir fait. « Exegi monumentum! » Vous ne le direz pas, vous, ni même ne le penserez, — vous êtes trop modeste — ; mais tous le pensent pour vous. Acceptez, cher Monsieur l'Abbé, qu'au nom de tous, votre Evêque ici, vous le dise.

† ALEXANDRE,
Evêque de Grenoble.

Lettre de S. G. M^{gr} GIRAY

Evêque de CAHORS

à l'Auteur du « LIVRE D'OR DU RONDEAU »

EVÊCHÉ

DE CAHORS

† Cahors, le 50 novembre 1920.

MON CHER AMI,

Je viens de parcourir les pages rondinoises que vous avez eu l'obligeance de me communiquer avant de les livrer à l'impression, et je suis encore sous le charme réconfortant de cette lecture. Si donc, pour accéder à une prière qui se réclame de l'époque heureuse et lointaine où j'étais votre professeur de Rhétorique, j'accepte volontiers de bénir votre œuvre, spécialement destinée aux Amis du Rondeau, ce n'est pas qu'elle ait besoin d'aucune recommandation, ni surtout d'une lettre d'approbation ou d'introduction; elle se présente d'elle-même, avec ses lettres de créance et ses titres de noblesse, que fait encore valoir la trame discrète de votre récit, où vous êtes, délibérément, simple narrateur plutôt que panégyriste.

Aussi bien, « ce sont les faits qui louent et la manière de les raconter. » Or, vous excellez à mettre en relief les « actions d'éclat » que vous avez patiemment et pieusement enregistrées, avec le seul regret de n'avoir pu tout connaître ni tout dire, faute « d'une documentation complète et malgré des recherches laborieuses. »

Cependant, soyez sûr que vos lecteurs conviendront avec moi que vous avez rempli votre tâche en perfection. Sans doute, vous n'avez eu, la plupart du temps, « qu'à recueillir, d'une main tremblante, de magnifiques témoignages et à laisser parler ceux qui ne sont plus »; mais vous avez le don de les faire revivre à nos yeux; et ce long martyrologe rondinois, cette galerie de portraits de famille, cette anthologie de citations et de traits mémorables; ce vaste écrin de médailles militaires, de croix, d'insignes, de décorations; ce « Livre d'Or » du Rondeau et de 150 de ses Enfants; cette histoire de ses « Anciens Maîtres et Elèves tombés au Champ d'Honneur pendant la Guerre 1914-1919 »; cette épopée sublime, enfin, est une véritable résurrection! Vous immortalisez vraiment ces grands Morts;

et chacun d'eux pourrait s'approprier ce mot que j'ai noté au passage, cette expression de piété filiale, pour vous l'adresser : « Si quelque chose m'honore, je vous le dois ».

Ai-je donc oublié que « nous ne pouvons rien pour la gloire des âmes extraordinaires »? C'est Bossuet lui-même qui nous l'apprend dans l'Oraison Funèbre du Prince de Condé, et le Sage a raison de dire que « leurs seules actions les peuvent louer : toute autre louange languit auprès des grands noms; et la seule simplicité d'un récit fidèle pourrait soutenir la gloire » de ces géants. Ils sont donc eux-mêmes les artisans de leur propre glorification; mais vous y avez sûrement contribué en les citant ainsi à l'ordre du jour, en vous faisant l'interprète du Rondeau pour leur décerner l'unanime et « modeste hommage de l'admiration, de la reconnaissance et de la piété des survivants » de cette Maison.

Mais cette fraternelle gratitude et cette légitime fierté ne suffiraient pas à les honorer dignement; et vous avez été bien inspiré en dédiant votre ouvrage « aux chers élèves du Rondeau, pour qu'ils sachent et n'oublient pas!... »

Comment, d'ailleurs, pourraient-ils jamais laisser le souvenir et l'image de leurs aînés s'effacer de leur mémoire et de leur cœur? Le « Livre d'Or » n'est pas seulement illustré de photographies expressives; il est encore évocateur des sentiments, des paroles et des actes les plus nobles : partout, c'est la geste de la France et de Dieu accomplie par les Rondinois... A cet égard, il y aurait profit à glaner de ci de là les faits caractéristiques et les exemples de vertu chevaleresque.

Voici les fervents de Jeanne d'Arc, la vierge guerrière, la pieuse héroïne et la Sainte de la Patrie : c'est un vrai culte, qui s'allie « au désir de connaître sa vie plus en détails », et qui est bienfaisant : « Cette pensée vous donne du courage! »

Voici encore les dévots du Sacré-Cœur, dont le drapeau s'enroule parfois autour des poitrines pour les protéger jusque dans la mort et porte même au revers l'image de la Sainte Vierge... Mais voici précisément les féaux chevaliers de Notre-Dame et de Jésus-Hostie; tel ce jeune lieutenant qui meurt en brave, aux Dardanelles, le jour anniversaire de sa Première Communion et que l'on finit par identifier grâce à sa médaille de Congréganiste retrouvée dans sa main droite...

Ailleurs, on a l'impression d'entendre un dialogue cornélien : — « Ma vie est à Dieu et à la France! » — « Je donne joyeusement ma vie pour la France! » — « C'est si beau d'offrir ses 18 ans à Dieu et à la France! » — « Je suis désormais soldat du Christ et de la France! » — « En avant, les amis, en avant!... Vive la France! » — « Faites savoir à ma maman que je suis mort pour Dieu et pour la France! » — Or, n'est-ce pas là, dites-le moi, la traduction militaire et chrétienne de la devise rondinoise : « Religion et Patrie »? ... Et comme elle est

bien de mise au-dessus de cette plaque de marbre que le Rondeau a fait ériger à ses Enfants morts pour la France et qui transmettra leurs noms immortels aux générations présentes et futures?

Mais je suis moi-même un représentant du passé, un de ceux qui revoient toujours là-bas, « entre le Drac et l'Isère, la masse imposante du vieux Rondeau », un de ses fidèles qui « n'oublie pas » et qui espèrent quand même!, un de « ceux qui furent, dans cette Maison du Rondeau, les maîtres de ces chers disparus, et qui conserveront, de leur vie et de leur mort, la consolante certitude que l'œuvre rondinoise n'a pas été vaine dans le passé... » Oh! non, certes; et, comme ce père de famille qui pleure son enfant — un de mes anciens élèves — je salue avec émotion « notre vieux et cher Rondeau, qui, par son excellente et patriotique éducation, a pu former, et en grand nombre, des sujets d'élite... »

Je m'empresse d'ajouter que cette tradition centenaire s'est transmise d'âge en âge; et le Rondeau-Montfleury l'a saintement sauvegardée, comme en témoigne cette mère chrétienne d'un héros de 25 ans : « Ma consolation dans ma grande douleur est que ce cher enfant est toujours resté fidèle à l'éducation religieuse qu'il avait eu le bonheur de recevoir au Rondeau. Il avait une foi solide ». Comment, dans ces conditions, n'aurait-il pas été, lui aussi — et tous ses camarades avec lui, frères aînés ou contemporains — « un vrai brave, un brave parmi les plus braves du régiment, un homme de devoir avant tout?... »

« Le devoir avant tout!... » C'était le mot d'ordre adopté par un jeune homme de 17 ans, devenu prêtre et missionnaire, infirmier de bataillon et aumônier volontaire : — « C'est mon devoir », disait-il à ceux qui voulaient le retenir au moment où il se portait au secours d'un officier blessé et tombait lui-même frappé à mort... « C'est mon devoir », ont redit comme lui tous les Rondinois, sans prétendre au monopole du courage intrépide; mais c'est là, par excellence, une devise qui leur est commune, un signe de famille et le trait distinctif de cette lignée qui s'appelle l'Union Fraternelle du Rondeau. Chacun de ses adhérents était prêt à « mourir en faisant son devoir, tout son devoir », après avoir déclaré simplement, comme l'un d'eux : « Mon seul devoir est de faire ce que je dois, quoi que ce soit et jusqu'au bout », c'est-à-dire jusqu'à l'immolation suprême, jusqu'à la « preuve du sang », — et telle fut leur destinée...

Il y a un an — c'était le 27 novembre 1919 —, M. Brioux, Directeur de l'Académie Française, présentait son Rapport sur les Prix de Vertu, et il disait solennellement : « Il ne faut pas craindre de répéter ce mot de devoir, qui avait un peu trop disparu du langage courant et même de l'autre. Chacun de nous doit se considérer comme chargé d'une dette... » Bien mieux, ajoutait l'orateur, il y a des cas où « faire plus que son devoir, ce peut être une définition de la vertu; il a fallu, en effet, cet excès pour nous assurer la victoire... » Autant dire que le devoir confine au sacrifice et que le salut d'un peuple est à ce prix. Par là, s'explique

l'hécatombe de « nos glorieux Morts », de toutes ces victimes volontaires qui se sont généreusement offertes « en holocauste pour la France ».

J'écris ces lignes en la fête de Saint-André, « serviteur du Christ — comme s'exprime la Liturgie — digne apôtre de Dieu, frère de Pierre et son compagnon de souffrance. » Ce martyr de la foi chrétienne me fait songer à nos martyrs rondinois, frères d'armes et compagnons d'immolation sanglante, serviteurs du Christ, eux aussi, et dignes apôtres de Dieu, au moins par leur dévouement exemplaire, et à bien d'autres titres encore, même par la plume et par la prolongation de leur voix d'outre-tombe, — témoin les Lettres d'un Officier de Chasseurs alpins...

Mais ces vaillants seraient-ils donc morts tout entiers ? et n'auront-ils point d'imitateurs pour continuer leur œuvre nationale ? A Dieu ne plaise !... Un colonel écrivait au fils aîné d'un capitaine rondinois mort en héros : « Soyez fier de lui ; il était l'honneur même, l'exemple du devoir et du courage. Conservez précieusement son souvenir : il sera le guide de votre vie. » Ce conseil s'adresse à tous les survivants, et le maréchal Foch les adjure ainsi lui-même : « La France sera ce que vous la ferez demain. Vos pères — et vos frères — ont eu la gloire, vous aurez le labeur ! »

Heureux les jeunes qui comprendront ce langage. Et Dieu veuille que tous — et toujours — ils se montrent dignes de leurs devanciers, pour être, même dans le monde, les bons soldats de Jésus-Christ et les vrais apôtres de Dieu !

Mais il en est d'autres — parmi les meilleurs — qui, en songeant aux vides creusés dans les rangs du clergé par la mort de tant de prêtres et de séminaristes, en contemplant peut-être cette custode eucharistique transpercée de la même balle qui tua l'aumônier porte-Dieu, en lisant le programme de ce pieux étudiant qui s'était épris « d'amour de Dieu et qui avait rêvé d'être prêtre » ; oui, certainement, il en est qui diront à leur tour : « Moi aussi, je veux être prêtre » et « prêtre dans l'âme ».

Ceux-là seront les privilégiés du Maître et — comme Lui — des sauveurs d'âmes, donc les plus heureux, à l'exemple des sauveurs de la Patrie, s'il est vrai de dire à leur sujet, avec le poète-soldat :

« Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés ! »

*Mais la mort qui les a fauchés pour la gloire et la félicité, n'en a pas moins, hélas ! dévasté le champ du Père de famille ; et si, à la faveur de la paix, on aperçoit le blé qui lève de nouveau, on se demande où sont les ouvriers pour les moissons prochaines... Où ils sont — au moins en espérance ? — Mais, d'abord, au Petit-Séminaire du Rondeau ; car la mort des braves est féconde : c'est une transmutation de vie, *vita mutatur, non tollitur.**

Je crois à cette vitalité sainte et à son épanouissement, en voyant se

perpétuer au Rondeau, comme ailleurs, la phalange sacrée... Puisse-t-elle, chaque année, par des recrues vigoureuses, renforcer la milice ecclésiastique dans ce beau diocèse de Grenoble, que je connais bien et que j'aime toujours, mais qui réclame des auxiliaires aux ardeurs juvéniles pour le ministère pastoral comme pour l'enseignement secondaire!

C'est le vœu de notre Evêque et le mien; c'est aussi la principale préoccupation des maîtres et de tous les éducateurs de la jeunesse; c'est aussi la vôtre, mon cher ami — je le sais bien — et celle de tous vos collègues.

Mais laissez-moi vous dire, en terminant cette trop longue lettre, que votre enseignement religieux et moral sera puissamment corroboré par ce Recueil de monographies rondinoises et d'éloges funèbres, dont la rédaction vous appartient en propre, à vous d'abord, et à votre éminent collaborateur, M. le chanoine Martel.

Le Livre d'Or du Rondeau sera par lui-même une contribution souverainement efficace à cette grande œuvre de restauration catholique et sociale; car, pour vous citer encore, « ces exemples seront une leçon toujours vivante pour vos chers élèves actuels » et pour ceux de l'avenir.

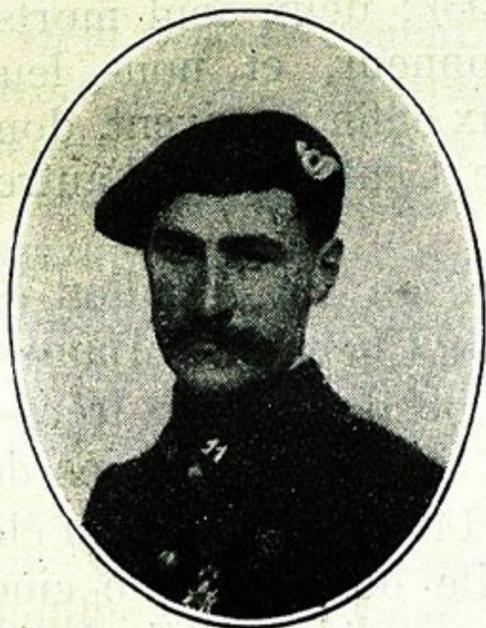
Par là, vous suscitez des vocations sacerdotales et des élites chrétiennes; ce sera votre meilleure récompense, avec la reconnaissance émue de vos lecteurs; mais ce ne sera pas la seule, et les familles en deuil, fières et consolées, vous béniront, comme je vous bénis moi-même, à plein cœur, et avec vous, mon cher ami, le Rondeau tant aimé....

† JOSEPH,
Evêque de Cahors.

FERDINAND BELMONT

Externe des hôpitaux de Lyon,
Capitaine au 11^e Bataillon de Chasseurs alpins,
Chevalier de la Légion d'Honneur,
Décoré de la Croix de guerre (3 citations).

Tué à l'ennemi, à l'Hartmannswillerkopf (Alsace), le 28 décembre 1915,
à l'âge de 25 ans.



En commençant cette notice, nous sentons particulièrement la difficulté de faire œuvre originale. Ferdinand Belmont et ses *Lettres* ont été étudiés par M. Henry Bordeaux en des pages magistrales (février-mai 1916). Depuis lors, d'autres admirateurs et, en particulier, M. l'abbé A. Dussert (1), ancien élève et ancien professeur de notre Maison, ont repris avec

talent l'éloge du jeune capitaine et ont recueilli pieusement ce qui pouvait rester à glaner.

Si nous apportons, à notre tour, notre hommage affectueux à celui qui fut, parmi nos morts rondinois, l'un des plus glorieux, nous serons donc fatalement redevables aux biographes qui nous ont précédés. On nous excusera de reprendre ou de résumer sur de nombreux points ce qui a été très bien dit avant nous.

*
* *

Né à Lyon, le 13 août 1890, Ferdinand appartenait à une famille très religieuse et très cultivée, qui vint s'établir à Grenoble en 1893. Son père était le neveu de Monsei-

(1) A. Dussert, docteur ès-lettres. *Ferdinand Belmont, d'après les Lettres d'un Officier de Chasseurs alpins (2 août 1914-28 décembre 1915)*. (Grenoble. Allier frères, 1915).

gneur Belmont, évêque de Clermont. Sa mère avait dans son ascendance une lignée de médecins et de chirurgiens remontant au-delà de quatre siècles. Elle était, de plus, l'arrière-petite nièce de Monseigneur Raillon qui fut évêque d'Orléans, puis de Dijon et enfin archevêque d'Aix de 1830 à 1835.

Ferdinand eut sept frères et une sœur. Sa sœur a épousé M. Galtier, juge à Chambéry, qui a fait, lui aussi, campagne, comme capitaine, au 75^e d'Infanterie et aux Tirailleurs algériens.

Des frères Belmont, deux sont morts avant la guerre : Emile (1888-1905), Jacques (1892-1893) ; deux sont morts, comme Ferdinand, au champ d'honneur, et nous leur consacrons plus loin des notices ; deux enfin survivent, dont l'un, Maxime, se prépare à l'École Centrale, et l'autre, Paul, à l'École Normale supérieure.

Maxime (classe 17) a été incorporé au 14^e bataillon de Chasseurs alpins et a rejoint le front au Chemin des Dames. Peu de temps après, en raison de la mort de ses trois frères, il était affecté aux services d'arrière, puis aux chemins de fer, où Paul (classe 19), incorporé au 140^e d'Infanterie, a été envoyé également. Il n'est pas inutile de noter que cinq enfants de cette famille ont quitté successivement le foyer pour servir la France pendant la guerre.

Sur eux tous, mais particulièrement sur Ferdinand, l'action exercée par Emile, leur aîné, a été manifeste. Emile, décédé à 17 ans, après une très longue maladie, s'était patiemment façonné à la souffrance, amoureuxment soumis au divin vouloir et à la perspective de mourir au seuil de la jeunesse. Il a laissé un Journal manuscrit que nous avons eu entre les mains et qui mériterait d'être rapproché des *Lettres* de Ferdinand : c'est la même haute inspiration. Au contact de cette âme mûrie dès les premières années, par l'épreuve, Ferdinand s'est formé lui-même à la science de vouloir et de souffrir et le souvenir du cher défunt restera l'une de ses grandes forces surnaturelles : « Je pense à vous, à Emile... », écrit-il à ses parents dans sa lettre du 25 septembre 1914.

*
* *

Ferdinand fit ses premières études, en compagnie de ce

frère prédestiné, à l'Externat Notre-Dame, de 1897 à 1901.

Il fut ensuite (classes de 4^e et de 3^e) élève aux « Minimes » de Lyon, dont le *Livre d'Or* lui a consacré quelques pages, puis il alla passer — comme beaucoup de ses meilleurs condisciples dauphinois — deux ans à Feldkirch (Tyrol autrichien) pour se perfectionner dans la langue allemande qu'il avait peu étudiée jusque-là. Telle fut sa puissance d'adaptation qu'au bout de la seconde année il était deuxième sur 40 en excellence dans une classe où tous les cours étaient faits en allemand et où l'allemand était la langue maternelle de la plupart des élèves.

Déjà singulièrement développé par son passage dans ces divers milieux scolaires, Ferdinand vint à l'ancien Rondeau en octobre 1905, prêt à être un remarquable rhétoricien. Il devait y commencer aussi sa philosophie qu'il acheva, toujours près de nous, à Sassenage, où la division des grands s'était réfugiée après l'expulsion de décembre 1906.

Nous avons donc pu apprécier Ferdinand pendant la période la plus importante de ses études secondaires. Et, nous devons le reconnaître, en vingt années de professorat nous avons bien rarement rencontré un tel ensemble de qualités : tempérament physique très équilibré, intelligence vive, capable de tout comprendre et de tout approfondir dans la vaste étendue des programmes, volonté prompte à l'initiative et à la décision et tenace dans la persévérance et l'endurance (il n'avait pas 12 ans qu'il était déjà résolu à être médecin) ; cœur moins prodigue de démonstrations sensibles que fortement épris de la beauté morale et religieuse, sens artistique très affiné, prêt à jouir également des harmonies d'un chef-d'œuvre poétique ou musical et des harmonies de la grande nature alpestre et dauphinoise.

Il joignait à ces dons une parfaite distinction extérieure et cette confiance affectueuse et attirante que les jeunes âmes d'élite savent donner au prêtre éducateur. Pour tout dire, ce fut un élève tel qu'il suffit d'en avoir connu quelques uns de semblables pour aimer avec passion l'enseignement et pour n'avoir aucun regret d'y consumer sa vie.

A la fin de sa rhétorique, Ferdinand eut besoin d'une dispense d'âge d'un mois et demi pour se présenter au baccalauréat. Elle lui fut refusée ! Il prit sa revanche en

obtenant la mention *Bien* à la session d'octobre et la mention *Très bien*, en juillet suivant, pour la 2^e partie (Philosophie)...

Les vacances s'écoulaient dans le salutaire enchantement des excursions de montagne. Déjà il aurait pu écrire :

La montagne a toujours l'air sauvage ; pourtant son contact et sa vue me tiennent compagnie et j'échange avec elle de longues conversations bienfaisantes et consolantes *comme les paroles d'un ami*. (Cf Dussert, op. cit. p. 11).

Il nous souvient d'avoir, en août 1907, passé avec Ferdinand une soirée dans la belle villa de Casseyre, près du Percy, à l'entrée des forêts d'Esparon. Nous contemplions le cirque grandiose du Trièves fermé à l'Est par l'Obiou et le Ferrand. Il exprimait avec une surprenante richesse de vocabulaire et avec une admiration passionnée les nuances et les dégradations successives du long crépuscule d'été sur les cimes des monts. Il était aisé de prévoir que, dans le médecin et dans le soldat, l'artiste survivrait.

*
* *

Le futur médecin se prépara dès lors, par le cours de P. C. N. suivi à Grenoble ; le soldat eut son tour pendant les deux années de service militaire (1908-1910), au 14^e Chasseurs alpins, dans notre ville, puis en qualité de sous-lieutenant de réserve au 11^e Chasseurs alpins, à Annecy.

C'est au 14^e Chasseurs que Ferdinand rencontra son meilleur ami, le jeune homme qui, après Emile, devait avoir sur lui la plus profonde influence.

Intelligence supérieure, âme expansive et joyeuse jusque dans le sacrifice, Henry Gonnet (1) que Monseigneur Lavalée, recteur des Facultés catholiques de Lyon, tenait en très haute estime, promettait un sacerdoce particulièrement fécond. Il fut tué le 18 juillet 1918, le jour où commença notre suprême offensive victorieuse, et le *Livre d'Or* du

(1) Il était le frère du lieutenant Jean Gonnet, du 30^e Chasseurs alpins, officier d'une haute vertu, tué en août 1914, dont on a publié une œuvre remarquable : *Les Carnets d'un officier*, avec préface de L. Madelin.

Séminaire de Saint-Sulpice lui a réservé la plus longue de ses notices :

Henry Gonnet avait séduit Ferdinand comme il fut séduit par lui et leur forte amitié faisait espérer pour l'avenir le plus salubre échange, la plus fructueuse mise en commun de leurs pensées, de leurs sentiments, de leurs énergies. On est saisi d'un regret poignant en songeant à l'action intellectuelle et morale que ce prêtre et ce médecin — étroitement unis — auraient exercée dans la grande cité lyonnaise où ils semblaient appelés à vivre.

Les études médicales faites à Lyon (1910-1914) suivirent, pour Ferdinand, le service militaire. Après la première année, il était reçu externe, avec le n° 2, n'ayant avant lui qu'un candidat de 4^e année. Après sa deuxième année d'externat, il fut admis premier interne suppléant. Il paraissait avoir les plus grandes chances d'emporter la première place au concours d'internat d'octobre 1914 (1), mais la mobilisation intervint. Ferdinand aurait pu être médecin militaire ; il choisit instinctivement le parti le plus difficile et le plus généreux : il voulut être combattant, non sans faire, d'ailleurs, en de nombreuses circonstances, bénéficier son entourage de sa science médicale.

*
* *

Ce qu'a été Ferdinand Belmont pendant la guerre, la place nous manque pour le dire ici longuement. Aussi bien, tous nos lecteurs connaissent sa correspondance publiée en 1916, chez Plon, sous ce titre : *Lettres d'un officier de Chasseurs alpins* (2 août 1914 — 28 décembre 1915), avec, pour Préface, l'Étude de M. Henry Bordcaux dont nous avons parlé et qu'il avait donnée d'abord au *Correspondant* (2).

Ces *Lettres*, dans la pensée de Ferdinand, n'étaient pas destinées au public et ce n'est pas sans de longues hésita-

(1) Le Dr Barjon, qui lui a consacré des pages émues, dans le *Lyon Médical* de juin 1917, écrit à son sujet : « Avec ses grandes qualités, sa clarté d'esprit, sa facilité d'exposition, son intelligence, sa droiture, Belmont aurait été quelqu'un parmi nous. Il aurait certainement élevé et honoré notre profession. »

(2) Il l'inséra dans son Livre : *La Jeunesse nouvelle*.

tions que la famille a heureusement consenti à les livrer à l'imprimeur (1).

L'ouvrage en est à la 20^e édition et il mérite son succès par le très haut intérêt militaire, moral et littéraire qu'il présente.

Nous y trouvons d'abord comme le journal d'un officier que nous pouvons suivre jusqu'à la mort, le long des rudes étapes où il souffre et combat.

Parti le 1^{er} août de Grenoble, Ferdinand rejoint le 51^e bataillon de Chasseurs alpins, à Annecy. Le 7, avec sa compagnie, il va cantonner à Macot, près d'Aime, en Tarentaise. Le 25, il arrive dans les Vosges et il lutte autour de Saint-Dié jusqu'au milieu de septembre. Le 2 septembre, il a été promu lieutenant et il commande, dès lors, une compagnie du 11^e bataillon avec lequel a fusionné le 51^e, dont il ne restait que des débris. Le 14, il échappe par miracle à la mort : une balle se loge dans son sac tyrolien. Le 15, il s'embarque, à Rambervilliers, pour les tranchées de la Somme, où le XIV^e Corps va s'opposer à la course allemande vers la mer. Le 23 octobre, il est nommé capitaine et, le 12 novembre, il est envoyé en Belgique.

Ramené en Artois, le 14 décembre, il participe, le 28, à l'attaque des tranchées ennemies devant Mont Saint-Eloi. Le 11^e bataillon revient dans les Vosges au milieu de janvier 1915 et, après un mois de repos à Gerardmer, il livre en Alsace de meurtriers combats, dans la vallée de la Fecht, autour de Bichstein et de Stosswihr (19 février — 5 juin), puis sur les pentes du Braunkopf « charnier épouvantable » et à Metzeral (15 juin — 5 juillet). Le bataillon, très éprouvé, rentre à Gerardmer et, le 6 juillet, le général de Maud'huy, qui commande la VII^e Armée, décorant plusieurs officiers et soldats, remet à Ferdinand la Croix de guerre avec palme, pour une citation à l'ordre de l'Armée, en date de ce même jour :

« Médecin de profession, a demandé à se battre dans le
« rang. Nommé capitaine, n'a cessé, depuis le début des

(1) Les deux tiers seulement, environ, des Lettres écrites par F. Belmont, pendant la guerre, ont pu être publiés. Le dernier tiers, que nous avons parcouru, et la Correspondance d'avant-guerre, que nous avons eue entre les mains, fourniraient un nouveau volume digne du premier.

« hostilités, de faire preuve des plus belles qualités de bra-
« voure, d'allant, de sang-froid et d'ascendant sur sa
« troupe ; notamment, aux derniers combats, a pris d'un
« seul élan, deux lignes de tranchées ennemies sous un
« bombardement violent et incessant. »

Nouvelles luttes au Barrenkopf et au Lingekopf (16 juillet — 25 août). Ferdinand est blessé d'un éclat d'obus, au bras gauche, le 30 juillet ; il rejoint son bataillon le 12 août.

Son attitude à l'assaut du Lingekopf lui mérite la citation suivante, à l'ordre de l'Armée, en date du 12 octobre :

« Médecin de profession a demandé un emploi d'officier
« combattant. Excellent commandant de compagnie, brave
« et énergique. Chargé, le 18 août 1915, du commande-
« ment de deux compagnies d'attaque, les a lancées à
« l'assaut dans un élan et un ordre superbes. Déjà cité à
« l'ordre de l'armée. Blessé une fois. »

Le 11^e bataillon se reconstitue de nouveau, au camp de Corcieux, puis revient en ligne (19 octobre) dans les forêts d'Alsace, tout près des secteurs précédemment arrosés de son sang. Le 4 novembre, devant sa compagnie rassemblée sous les pins de Mulwenwald, Ferdinand reçoit la croix de la Légion d'Honneur.

La première moitié de décembre se passe dans le secteur de Pairis et Noirmont, à l'ouest d'Orbey. Enfin, le 11^e bataillon est transporté, d'urgence, dans la vallée de la Thur et arrive le jour de Noël sur les pentes de l'Hartmannswillerkopf. C'est là que, le 28 décembre, à 4 heures du matin, Ferdinand, pris sous un violent bombardement, reçut un éclat d'obus au bras droit. Soigné dans des postes de secours, il fut transporté, ensuite, à l'hôpital de Moosch. Ayant perdu tout son sang, il mourut vers le soir. Il avait gardé, jusqu'à la fin, sa connaissance, faisant l'admiration de tous par son courage tranquille et sa parfaite résignation à la volonté divine.

- Tout de suite, — raconte un témoin, son compagnon d'armes, le lieutenant Verdant, écrivant à la famille, — il s'est vu frappé mortellement. Son bras était presque sectionné au-dessus du coude. Alors, avec un sang froid admirable, il m'a chargé de la pénible mission de vous prévenir du nouveau malheur qui

allait encore frapper ses chers Parents déjà tant éprouvés par la guerre. Il m'a chargé de vous dire, Monsieur, que sa dernière pensée était pour ses Parents, qu'il regrettait le chagrin que sa mort allait leur causer, mais qu'il était heureux d'avoir accompli son devoir jusqu'au bout...

Il est inhumé au cimetière militaire de Moosch, près du général Serret et près de son ordonnance, le soldat Baud, des Côtes d'Arbroz (Haute-Savoie), tué quelques jours plus tard (1).

Le suprême hommage de la France à son vaillant fils est contenu dans une troisième citation — posthume — à l'ordre de l'Armée, en date du 5 février 1916. La dernière phrase en est malheureusement inexacte : Ferdinand est mort, non pas le lendemain mais le jour même de sa blessure et sans avoir été amputé :

« Médecin de profession, a demandé à servir dans les
« troupes combattantes ; excellent commandant de compagnie et entraîneur d'hommes, a fait preuve dans tous les
« combats de la plus belle bravoure et d'un sentiment très
« haut de ses devoirs de chef. Blessé grièvement le 28 décembre 1915, au cours d'un violent bombardement, a subi
« l'amputation du bras et a succombé le lendemain. »

*
* *

Dans un pèlerinage sur l'immense ligne du front, si l'on veut comprendre les mouvements stratégiques ou tactiques, il faudra, sans doute, emporter une histoire méthodique et scientifique de la guerre, mais si l'on veut, en même temps, pénétrer jusqu'à l'âme des chefs et des soldats, les entendre penser, revivre leur vie, les voir lutter et tomber, il faudra, sur le terrain sanglant, ouvrir un livre comme la Correspondance de F. Belmont.

(1) Deux familles de Moosch, les Lintzer et les Schuebetzer, se disputent l'honneur d'entretenir la tombe. Le 5 octobre 1919, quand M. et M^{me} Belmont vinrent la visiter, ils rencontrèrent au cimetière un grand industriel de Mulhouse, M. Schoff, qui avait amené la fanfare de son usine pour un concours musical à St-Amarin, et s'était arrêté là pour honorer les glorieux morts. Il était accompagné de Monseigneur Herscher. Le prélat prononça un discours patriotique et voyant présents M. et M^{me} Belmont, il vint s'agenouiller devant les tombes de Ferdinand et de Baud, et les bénir, pendant que la fanfare jouait la *Sidi-Brahim*.

Ce n'est pas là une autobiographie étroite, égoïste ; Ferdinand, fait, avec sympathie, avec admiration, une large place aux officiers (1) et aux hommes qui combattent avec lui et jamais mieux, peut-être, que dans la lettre désormais fameuse où il raconte comment il fut « sacré » Chevalier de la Légion d'Honneur, on n'a su rendre hommage à la foule innombrable des héros inconnus, morts sans aucun espoir de gloire et sans aucun témoin de leur sacrifice. (Lettre du 4 novembre 1915).

Avec une telle délicatesse de sentiments, avec sa pleine conscience des responsabilités de l'officier, qu'il résume en cette phrase suggestive : « il faudrait savoir être bon le plus possible » (Lettre du 24 septembre 1915), avec tout son calme courage et sa rapide intuition des exigences inattendues de cette guerre, il devait exercer, il exerça un prodigieux ascendant sur ses hommes.

Mais son action ne se borna pas au 11^e bataillon — où des milliers et des milliers d'alpins furent tour à tour en contact avec lui, les hécatombes succédant aux hécatombes. Dès que les *Lettres* eurent paru, de nombreux lecteurs militaires y trouvèrent lumière et force et beaucoup pourraient répéter ce que disait à M. Belmont, dans le cimetière de Moosch, cet industriel de Mulhouse qui avait abandonné ses parents et les plus considérables intérêts pour venir servir la France : « J'ai connu des jours bien durs : alors je lisais quelques pages du capitaine Belmont, après quoi je ne me reconnaissais plus droit au découragement ».

La portée patriotique de l'ouvrage dépassa, d'ailleurs, les limites de notre sol national. Traduit en anglais, édité sous le titre : « A Crusader of France », chez Melrose à Londres et chez Dutton à New-York, il contribua, nous en avons la conviction, à déterminer plusieurs de nos frères d'Outre-mer à s'embarquer pour la « croisade ».

Et sa vertu bienfaisante se prolongera dans l'avenir : pour défendre les fruits de la victoire qui nous ont tant coûté, nous devons perpétuer les traditions militaires et chevaleresques de notre race : F. Belmont continuera d'enseigner aux officiers et aux soldats de demain où l'on trouve

(1) Voir, en particulier, ce qu'il écrit du capitaine Rousse (lettre du 30 août 1914), et du commandant de Reyniès (lettre du 21 octobre 1915).

l'énergie de faire avec sérénité son devoir et plus que son devoir, jusque parmi les suprêmes souffrances et les suprêmes dangers.

*
* *

Mais nous touchons ici à la leçon morale et religieuse qui se dégage du livre. Cette leçon, M. Henry Bordeaux l'a développée en des pages définitives, après l'avoir exprimée par ce mot magnifique et profond qu'il donna d'abord pour titre à son étude dans le *Correspondant* : « L'âme en paix dans la guerre ».

Il a suivi, en psychologue et en chrétien, les ascensions progressives de cette âme déjà parvenue sur les hauteurs avant l'épreuve de la guerre.

Ferdinand Belmont formule dès la première heure l'acceptation totale des souffrances inconnues qui l'attendent. Croire cependant qu'il était insensible et interpréter ainsi l'expression si mâle et si austère de son portrait qui ouvre le livre, ce serait avoir bien mal lu les *Lettres*. Dans la fièvre des attaques meurtrières ou dans la monotone angoisse des jours douloureux et périlleux passés aux tranchées, il ressent le regret des études interrompues, il souffre de ne pas rencontrer ses amis. Il écrit :

C'est une des plus cruelles épreuves de notre vie que cette solitude obligatoire et cette privation de ceux qu'on aime le plus. Je regretterais moins mes amis, si je m'étais moins attaché à eux.

Il souffre surtout, et au degré le plus aigu, de la nostalgie du foyer :

Je pense aux bonnes soirées en famille, aux causeries qu'on prolonge sans objet, au coin du feu, le soir..., je pense aux belles journées d'automne dans la campagne, à Lonnes, aux crépuscules lumineux dans les grands chênes, à l'heure où on s'achemine, en rappelant les chiens, vers la tiède intimité de la vieille maison... Et puis, je vois que je suis là perdu dans cet océan d'hommes, livré au mystère de mon destin. Je sens le froid qui me secoue les membres, le vide qui m'envahit, et j'ai peur d'être saisi par le désarroi et le découragement (Lettre du 25 septembre 1914.)

Il semble que la tendance romantique signalée par son ami Henry Gonnet (Cf. Préface, page X) et dont témoignait,

par endroit, sa correspondance d'étudiant, veuille se manifester encore. Mais comme il se maîtrise ! Il pense à ses parents, à Emile son frère défunt, il presse son chapelet qu'il porte toujours sur lui, il égrène quelques *Ave Maria*, et la confiance renaît (même lettre).

Dans ses méditations pénétrantes devant la nature impassible « toujours belle et toujours parfumée » qui sert de théâtre à l'atroce et continuelle tuerie, il éprouve, avec la même intensité que Pascal ou que Vigny, le sentiment de notre caducité misérable (Voir, par exemple, la lettre du 6 mai 1915). Il est tenté, par instants, de parler avec mépris ou du moins avec un amer stoïcisme de la vie et de la mort (Cf lettre du 22 juin 1915). Parfois aussi, il voudrait se réfugier dans la joie hautaine et désintéressée de l'action :

Oui, cette vie d'action toujours en haleine a bien de quoi satisfaire le goût d'aventures, la soif d'imprévu, la crainte de la routine et de l'ordinaire... Voilà qui sort de la banalité et tous nos désirs sont réalisés. (Lettre du 8 mars 1915.)

Mais il réfléchit :

Cela encore est peut-être une illusion. C'est encore de l'orgueil et de la fanfaronnade... Ce ne sont pas les événements imposés, ce n'est pas le cadre qui fait la valeur d'une existence, c'est l'âme (même lettre).

Le vrai refuge, où l'on se console de la souffrance, des séparations, de la mort même, il est dans la foi, dans la certitude que Dieu, à travers le sang et les deuils, nous conduit à notre but, « à la maison éternelle où il n'y a pas d'absents » (Henry Bordeaux, Préface, p. XLIII). Le vrai refuge, il est dans l'humble détachement, dans la douce acceptation du divin vouloir, dans le sacrifice de soi ardemment offert pour la famille, pour la race, pour la civilisation chrétienne, et dans la paix surhumaine qui découle de ce sacrifice, dans la suprême perfection d'amour où vit l'âme ainsi purifiée et prête à s'immoler.

Ferdinand écrit, le 15 août 1915, dans les tranchées de ce sinistre Lingekopf « qui est bien le tombeau des Chasseurs » :

Malgré les rugissements féroces de toutes les machines de guerre tapies comme des bêtes à l'affût de leur proie, dans les

ombres des forêts, malgré les bruits de balles, malgré l'aspect navrant de ces montagnes ravagées, malgré les nuits amères, malgré le froid, le sang, la mort, malgré tout, une paix surhumaine plane sur ce triste jour de fête et quelque chose de plus fort que nous descend dans nos âmes et nous dit que les pires événements ne sont rien, que cette vie elle-même n'est qu'un seuil à franchir, et que tout lui vient d'ailleurs.

Et le 3 décembre, quelques semaines avant sa mort :

Que Dieu vous accorde surtout, comme don suprême, cette paix qui fait accepter tous les fardeaux et tous les sacrifices avec une égale sérénité ! Il me vient quelquefois cette pensée qu'il vaudrait peut-être mieux pour moi ne pas survivre à cette guerre, de peur de n'avoir pas, ensuite, une vie digne des dons que j'ai reçus. Mais ma vie sera ce que Dieu voudra.

Quand une âme en est là, elle est prête et Dieu peut l'appeler. Mais quoique séparée de nous, elle reste une lumière pour les esprits inquiets qui cherchent la vérité religieuse ; elle inspire une espérance capable de consoler les cœurs douloureux que les épreuves et les deuils ont meurtris ; elle invite puissamment les volontés à l'action, au devoir, à l'élan vers la perfection dans le sacrifice.

*
* *

Et l'âme de Ferdinand Belmont exerce un attrait d'autant plus conquérant qu'il s'exprime d'ordinaire avec une éloquence et une harmonie souveraines. Comme il avait le souci de garder, dans les moments les plus critiques, toute son élégance extérieure et toute son élégance morale, il gardait aussi, alors, toute son élégance littéraire. A voir les couleurs variées, les nuances délicates et précises avec lesquelles il rend les paysages vosgiens, picards ou flamands, la fraîcheur du printemps renaissant, les magnificences de l'automne, la splendeur des nuits observées du fond de la tranchée, on admire de plus en plus que ce soldat ait eu, parmi les horreurs de la guerre, assez de force d'âme et de sérénité pour rester si pleinement artiste.

C'est avec un pareil bonheur d'expression qu'il a su peindre les villages du front, les cantonnements de l'arrière, le va et vient des troupes emportées d'un bout à

l'autre de la ligne de bataille, les scènes diverses de la vie militaire : messes en plein air, remises de décorations, déambulations et causeries de soldats au repos. Il atteint un réalisme pathétique dans le récit de certains combats, particulièrement des combats autour de Saint-Dié, autour du Mont Saint-Eloi et au Lingekopf.

Enfin les pages les plus chargées d'émotion ardente, quoique contenue, sont peut-être celles où il laisse parler son cœur d'enfant, où il évoque « le vieux nid de famille », les bons moments qu'on y a connus, durant « les bienheureux automnes paisibles d'autrefois ».

Ses Parents sont venus passer trois jours avec lui à Gerardmer (juillet 1915). Il écrit au lendemain de leur départ :

Depuis que je vous ai quittés, je garde de vous avoir vus un peu plus de calme, un peu plus de douceur et de paix... Je sais, je sens, à chaque minute, que vous êtes au même instant quelque part sur cette terre, que vous m'aimez, que je vous aime et que cela est plus fort que tout le reste. Que Dieu est bon d'avoir permis cette réunion de quelques jours ! Ce qui arrivera désormais ne tiendra pas beaucoup de place à côté de ces trois jours, les plus beaux que j'ai connus depuis la guerre. Comme on sent bien que rien ne détruira jamais les liens qui unissent plusieurs êtres pour en faire une famille... Ces liens, ils sont quelque chose de nous-mêmes, non pas de nos corps qui périssent et auxquels ils survivent, mais de nos âmes qu'ils font participer éternellement à une même vie. (Lettre du 16 juillet 1915.)

Ainsi, qu'il décrive, qu'il rêve, qu'il médite ou qu'il épanche son cœur, il aboutit toujours à réveiller en lui-même et en nous quelque-une de « ces grandes vérités silencieuses qui dorment au fond des âmes » et qui jettent leur lumière sur le temps et sur l'éternité.

*
* *

Et l'on se dit : S'il avait survécu, quelle ampleur aurait prise, quelle suite aurait eue cette correspondance déjà si précieuse et si bienfaisante ! Mais aurait-elle été publiée ? Il faut la mort, hélas, pour que les âmes atteignent leur suprême perfection et pour que, malgré le désir qu'elles

avaient de rester cachées, elles soient révélées au monde qui les a perdues.

Et l'on se dit encore : puisque Ferdinand Belmont a *répondu* des lettres si nobles et si belles, quelles lettres nobles et belles devait-il recevoir ! Ces lettres qu'il recevait, nous ne les lisons jamais, mais pour les apprécier, il nous suffit qu'il en ait dit lui-même : « En ce moment vos lettres sont plus que jamais le meilleur de mon existence » (28 janvier 1915). Et encore : « Comme toujours, vos lettres m'ont été d'un grand réconfort » (8 mars 1915) ; il nous suffit qu'il ait écrit, à la fin d'une page immortelle, ce témoignage filial : « Tout ce que j'ai de bien me vient de vous. Si quelque chose m'honore, je vous le dois. » (Lettre du 5 novembre 1915).

Et c'est pourquoi, cherchant en finissant, une formule qui résume cette vie, nous pourrions dire, je crois : elle est l'épanouissement précoce, sous le souffle ardent de la guerre, des hautes qualités intellectuelles, morales et religieuses, transmises à une âme privilégiée par une vieille famille française et chrétienne.

JEAN BELMONT

Elève à l'Institut Polytechnique de Grenoble,
Soldat au 22^e Régiment d'Infanterie.

Décoré de la Médaille militaire et de la Croix de guerre.

Tué à l'ennemi au col d'Anozel (Vosges), le 29 août 1914,
à l'âge de 21 ans.



Jean naquit à Grenoble, le 10 septembre 1893. Il était le cinquième enfant de la famille.

Comme ses frères, il fit ses classes élémentaires à l'Externat Notre-Dame, puis vint chez nous en avril 1904, pour y rester jusqu'en décembre 1906. Il retourna, en janvier 1907, à l'Externat Notre-Dame et y acheva sa 4^e, interrompue par la confiscation du Rondeau.

La vie d'internat étant plus favorable à son travail, il alla suivre, au Pensionnat de Bollengo (Italie), les classes de 3^e, de 2^e et de rhétorique. En 1910-1911, une crise de croissance l'obligea à prendre une année de repos, grâce à laquelle il put acquérir une vigueur exceptionnelle et faire normalement sa Philosophie à l'Externat.

C'est à cette époque, sans doute, que se développa sa passion pour l'alpinisme qui fit de lui un émule et un compagnon de Ferdinand dans les plus audacieuses escalades.

Jean, à l'âge encore tendre où nous l'avons connu, était un enfant très naturel et ouvert, gai, candide et affectueux, un peu rêveur. Et nous aurions prévu pour lui une carrière d'artiste plutôt qu'une carrière scientifique. Mais, sous les fortes influences de la famille et de l'éducation, cette âme mûrit, fortifia ses énergies et, en octobre 1912, Jean affrontait le programme ingrat des « Mathématiques élémentaires », pour se préparer à l'Institut Electrotechnique. Il y était admis en octobre 1913, et afin de ne pas interrom-

pre les études supérieures commencées, il obtenait un sursis d'appel. Tout en suivant ses cours, le futur ingénieur ne perdait pas de vue les œuvres catholiques et le devoir social : on a pu constater, après sa mort, qu'il réservait aux pauvres la bonne moitié du peu d'argent dont il disposait.

Quand sonna l'heure de la mobilisation, il n'avait pas l'avantage d'avoir fait, comme les jeunes gens de sa classe, une année d'apprentissage militaire. Tout de suite, il voulut s'engager ; on lui ordonna d'attendre son appel et, le 11 août, il était envoyé au 22^e d'Infanterie, à Bourgoin. Deux semaines seulement après, le 25 août, alléguant son entraînement sportif, il insistait pour faire partie d'un renfort acheminé vers le front. Sa préparation physique à la lutte fut bien courte, mais son âme était prête.

*
* *

Il arriva dans les Vosges au moment où nos troupes battaient en retraite. Son régiment, le 22^e, qui, huit jours auparavant, était en pleine Alsace, à Sainte-Marie-aux-Mines, s'était, de ligne en ligne, replié vers Saint-Dié, harcelé par l'artillerie allemande. Les hommes survivants, qui luttaient depuis trois semaines, défilaient « affreux, hirsutes et visiblement éreintés » (Voir Ferdinand Belmont, Lettre du 25 août 1914).

Ferdinand se trouvait aussi dans cette région, et recevait, le 27, le baptême du feu. Le lendemain, il rencontra Jean et il relatait ainsi, dans sa lettre du 30, cette entrevue très brève :

Avant-hier, en dépassant un bataillon du 22^e d'Infanterie, j'ai trouvé Jean qui m'a appelé et que je ne reconnaissais pas en troupier. Nous avons pu nous voir deux minutes seulement, au bord de la route. Il venait d'arriver, par étapes, et ne savait pas à quoi on le destinait.

Les deux frères souffraient de la faim : le bataillon de Ferdinand n'avait eu aucune distribution depuis trois jours. Jean avait encore un peu de pain qu'il voulait faire accepter à son frère.

Après ce geste émouvant, ce fut la séparation définitive. Jean ne devait plus revoir, sur terre, aucun membre de sa

famille. Il est à peu près certain que le 28, au soir, il coucha à Taintrux et qu'il fut tué le lendemain. Aucun témoin n'a survécu, semble-t-il, pour donner quelques détails sur cette mort. Le corps fut retrouvé, quinze jours plus tard, au col d'Anozel, entre Taintrux et Saulcy ; les cartouchières étaient consommées aux trois quarts : Jean, sans doute, était tombé en combattant (1).

La famille, inquiète du silence de Jean, ne connut que fin octobre l'affreuse certitude. Ferdinand, alors dans les tranchées de la Somme, recevait la cruelle nouvelle, le 1^{er} novembre, et il écrivait, le lendemain, à ses Parents :

Hier, à la tombée de la nuit, j'ai reçu votre lettre m'apprenant la vérité tant redoutée au sujet de notre Jean. En lisant, ce soir de Toussaint, votre admirable lettre, je n'ai pu que répéter, tout bas, en pleurant, l'humble prière dans laquelle se résument toutes nos pensées : Que la volonté de Dieu soit faite !

Que puis-je penser et dire de plus chrétiennement résigné que ce que vous pensez et dites vous-mêmes ? Tout ce que depuis notre naissance à cette vie vous nous avez appris à connaître et à aimer, tout ce que notre pauvre expérience a enraciné dans nos âmes, toute notre foi, ne peuvent rien nous apporter de plus consolant et de plus sûr que cette soumission aveugle à la volonté de Dieu.

Et puis, comme vous le dites encore, il est désormais à l'abri des seuls véritables dangers, des seules vraies souffrances, des seules misères réelles ; il est arrivé, un peu plus tôt que nous, à la grande délivrance vers laquelle nous allons tous obscurément, et la certitude de le savoir pour toujours entré dans la paix que rien ne peut troubler est bien ce qui peut le mieux vous aider à accepter l'épreuve.

Le 4 novembre, Ferdinand ajoutait :

Comme vous, je suis certain que Jean est maintenant en sécurité, bienheureux pour toujours. Nous avons tous la certitude consolante que Dieu a bien accueilli cette âme toute droite, toute humble et honnête. Et comment ne pas l'envier d'être parti ainsi, apportant à l'éternité son âme toute neuve et fraîche, l'âme pure des enfants que Dieu veut laisser venir à Lui !

(1) En décembre 1914, M. Belmont père reconnut le corps de son fils enseveli dans un lieu appelé « les Mauvais Champs », et l'inhuma, à peu de distance, à l'angle d'un bois où il était encore en août 1920. On devait, à cette époque, le transporter au cimetière militaire des Tiges, près de Saint-Dié.

Jean méritait l'admiration de son frère aîné. On s'en convaincra par la lecture de ces lignes de son journal intime, écrites avant la guerre et qui résument les nobles aspirations de son âme :

Je ne demande à Dieu que trois choses. C'est de ne pas faire de péché mortel, parce que c'est le vrai bonheur moral ; de pouvoir m'adonner à la science, à la philosophie, car c'est le plus pur et parfait bonheur de l'esprit, de pouvoir, de temps en temps, me calmer et m'accorder au contact de la nature, car c'est là le plus salubre et le plus simple des plaisirs.

*
**

Un arrêté ministériel, en date du 11 avril 1920, publié au *Journal Officiel* du 11 septembre de la même année, attribue, à titre posthume, à la mémoire de Jean Belmont, la Médaille militaire. Cette attribution comporte celle de la Croix de guerre. La citation est la suivante :

« Soldat d'un courage éprouvé. Tué à l'ennemi le 12 septembre (1) 1914, devant Saint-Dié (Croix de guerre avec étoile de bronze).

(1) En réalité, Jean Belmont a été tué le 29 août et inhumé le 12 septembre 1914.

ABBÉ JOSEPH BELMONT

Etudiant au Grand-Séminaire,
Caporal au 173^e Régiment d'Infanterie.

Tué à l'ennemi, au bois de la Gruerie (Marne), le 2 juillet 1915,
à l'âge de 20 ans.



Joseph, le sixième enfant de la famille, naquit à Grenoble, le 10 mai 1895.

Après ses débuts à l'Externat Notre-Dame, il suivit son frère Jean, au Rondeau, en avril 1904, revint avec lui, à l'Externat, en décembre 1906, pour la raison que nous avons dite plus haut, et, avec lui, encore, devint, en octobre 1907, élève de Bollengo, où il devait terminer ses études en juillet 1913.

Ame ardente et impressionnable, il se résignait mal à la séparation de la famille et ne se pliait pas sans peine à la discipline scolaire. Mais, vers février 1912, les qualités généreuses de sa nature, patiemment façonnée, comme à son insu, se manifestèrent de telle manière qu'il fit l'admiration de ses Maîtres et de ses Parents et qu'on le surnomma *le converti*. Ambitionnant d'être exemplaire, de tous points, il devint bientôt « préfet de congrégation ». A la fin de cette même année, achevant sa rhétorique, il voulut suivre la retraite des Philosophes. Il semble bien qu'il doive à cette retraite son orientation définitive vers le sacerdoce (1).

(1) Il écrivait à cette époque : « Certes, on ne se convertit pas en un jour ; mais le progrès n'est-il pas une conversion continuelle ? » Et après la retraite : « J'ai envisagé beaucoup cette fin de l'homme qui est de servir Dieu et à laquelle je n'avais guère songé jusqu'ici : lorsque la moisson est grande et que les ouvriers manquent, le Père de famille demande le concours de tous les siens. »

Aux vacances de 1913, il hésitait entre le Grand Séminaire et le noviciat. Pour éclairer son choix, il accompagna la *Jeunesse Catholique* à Rome, alla consulter son grand-oncle vénéré, Monseigneur Belmont, évêque de Clermont, visita les sanctuaires de Notre-Dame du Puy, de Paray-le-Monial, d'Ars et de Fourvières, et, ayant ainsi pris conseil, réfléchi, prié, il entra, en octobre, à Issy, où le grand ami de Ferdinand, Henry Gonnet, faisait sa quatrième année de Séminaire.

*
* *

Ce que fut Joseph Belmont pendant cette première étape vers le sacerdoce, il ne nous appartient pas de le dire : le *Livre d'Or* de Saint-Sulpice lui a consacré une importante notice qu'il faut lire.

En juillet 1914, Joseph réalisant, sans retard, son rêve d'apostolat, participait à la direction d'une colonie de vacances à Mens. La mobilisation interrompit son œuvre. Il ramena les enfants à Grenoble, se rendit quotidiennement utile dans les services paroissiaux de Saint-Joseph et de Saint-André, et au Patronage de la rue Haxo — qui l'a, depuis, inscrit sur le monument de ses morts.

A l'automne 1914, Joseph passa, au Grand Séminaire de Meylan, quelques semaines qui suffirent à faire apprécier de tous le charme, la distinction et la ferveur de son âme.

Incorporé, fin novembre 1914, il faisait son instruction militaire à Pont-Saint-Esprit et, au commencement de mai 1915, il allait, en qualité de caporal, rejoindre, au front, le 175^e d'Infanterie, pour les très durs combats des Eparges d'abord, puis de l'Argonne. Il vécut ainsi deux mois dans le voisinage constant de la mort. Cette souffrance continuelle, loin de déprimer son âme, l'éleva vers le calme du suprême renoncement, comme en témoignent ces lignes extraites de sa correspondance :

Dans la vie du front, il faut vivre le présent sans aller plus loin. A Dieu va ! Etre plus près du danger, plus près de la mort, c'est être plus près de Dieu et, dès lors, de quoi nous plaindre ? A Dieu va ! Il n'arrivera que ce que Dieu voudra et cela sera toujours le mieux... Mon seul devoir est de faire ce que je dois, quoi que ce soit et jusqu'au bout...

Cette vie près de la mort a bien des côtés de beauté... J'espère y trouver le calme, comme l'y ont trouvé tant de héros, lorsque je serai complètement convaincu que la mort est heureuse, la souffrance un mérite, le danger et l'épreuve une splendide leçon d'énergie.

Le 30 juin, Joseph se confessa, « dans la tranchée, le fusil à la main, à un prêtre brancardier ». Le 1^{er} juillet, il eut quelques heures tranquilles et put causer beaucoup avec un de ses condisciples d'Issy, M. l'abbé David, de Saint-Etienne (Loire), arrivé depuis cinq jours dans la compagnie. Il parla longuement de sa famille. Le 2 juillet, premier vendredi du mois et Fête de la Visitation, il était tué net d'un éclat d'obus à la tempe. Il avait 20 ans ! L'abbé David, en annonçant à la famille la cruelle nouvelle, écrivait :

Joseph était gai, bienveillant, semait la confiance parmi ceux que la guerre rendait pessimistes, remplissait ses devoirs de caporal avec la même simplicité que ceux de séminariste... Il est mort sur le coup, les bras pieusement croisés... Je l'ai vu : son visage était calme, il semblait dormir.

On l'inhuma soigneusement, très près des lignes, sur une crête, à environ 1.500 mètres au nord de Vienne-le-Château, à l'extrémité nord-ouest du bois de la Gruerie. Mais hélas ! en octobre 1919, ses Parents eurent la douleur de constater qu'en ce lieu longuement bouleversé, il était vraisemblablement impossible de retrouver les restes de leur enfant.

Ferdinand avait appris ce nouveau deuil, le 11 juillet 1915. Il écrivait ce jour-là, de Gérardmer :

J'ai reçu, tout à l'heure, votre lettre, en sortant de la messe. Que la volonté de Dieu soit faite ! Ils sont tous les deux maintenant, Jean et Joseph, à l'abri des dangers et des seules vraies misères ; ils sont heureux de ce bonheur si parfait que nous ne pouvons pas l'imaginer. Ce bonheur et cette sécurité dont ils jouissent désormais compensent largement toutes les tristesses. Mais il ne faut pas être tristes... Que Dieu ait pitié de vous, et vous aide à supporter cette nouvelle absence, à l'accepter comme celle de Jean, comme toutes les séparations de ce monde qui ne sont pas définitives...

Maintenant, il ne faut pas vous inquiéter pour moi. Tâchez de vivre en acceptant sans trembler, l'idée que nous ne nous reverrons peut-être que dans l'autre vie. Comme cela, si je reviens de la guerre, la joie n'en sera que meilleure. Mais Dieu sait ce qu'il nous demande et pourquoi. Prions-le toujours avec plus de foi et de confiance et pour lui demander non pas ce que nous désirons, mais ce qu'il désire pour nous.

